

BRUNO BENSASSON
PRÉFACE DE JEAN-MARC DANIEL

L'ÉCONOMIE N'EST PAS QU'UNE AFFAIRE D'ARGENT

COMPRENDRE L'ÉCONOMIE
AUTREMENT



PRESSES DES MINES
L'excellence scientifique

Bruno Bensasson, *L'économie n'est pas qu'une affaire d'argent*, Paris, Presses des Mines, Économie et gestion, 2024.

© Presses des MINES - TRANSVALOR, 2024

60, boulevard Saint-Michel - 75272 Paris Cedex 06 - France

presses@mines-paristech.fr

www.pressesdesmines.com

ISBN : 978-2-38542-480-0

© Couverture et maquette : Lisa Delhoume

Dépôt légal : 2024

Achévé d'imprimer en 2023 (Paris)

Cette publication a bénéficié du soutien de l'Institut Carnot M.I.N.E.S et de l'Institut national d'études démographiques (INED).

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et d'exécution réservés pour tous les pays.

L'ÉCONOMIE N'EST PAS QU'UNE AFFAIRE D'ARGENT

BRUNO BENSASSON

**L'ÉCONOMIE N'EST
PAS QU'UNE AFFAIRE
D'ARGENT**

COMPRENDRE L'ÉCONOMIE AUTREMENT

Préface de Jean-Marc DANIEL

PRÉFACE

Tout étudiant en économie qui se respecte doit suivre à un moment de son cursus des cours de microéconomie. Ces cours ont un formalisme mathématique poussé qui en rebute certains mais qui contribue à la légitimité de la matière qu'on lui enseigne. Quand on regarde d'un peu près ce formalisme, on s'aperçoit qu'il se rattache à une manière d'aborder les mathématiques qui était celle du ^{xix}^e siècle. Or à l'époque, le raisonnement par récurrence était abondamment utilisé en arithmétique. Se calant sur ce mode de raisonnement, les économistes des débuts du ^{xx}^e siècle ont pris l'habitude de commencer leur réflexion et de présenter leurs travaux dans les manuels en s'intéressant au comportement d'un consommateur réagissant à un système de prix. Puis ils se demandent comment passer des considérations sur un consommateur à ce qui se passe pour deux consommateurs. C'est ainsi que le consommateur unique à l'origine des théories reçoit le nom de Robinson tandis que le second consommateur qui le rejoint dans la phase suivante reçoit celui de Vendredi. Et c'est ainsi que ce cadre d'analyse est connu sous le nom de « robinsonnade ».

Dans sa présentation de l'économie intitulée « L'économie n'est pas qu'une affaire d'argent » dans laquelle vous vous apprêtez à vous plonger, Bruno Bensasson reprend la tradition et actualise les robinsonnades d'antan. Bruno Bensasson utilise habilement Robinson comme guide dans son voyage au pays des économistes, voyage qui lui donne l'occasion de présenter à ces lecteurs une approche personnelle tout en étant fortement documentée du savoir économique actuel. Prudent face aux critiques plus ou moins solides qu'il peut susciter, il indique en préambule qu'il ne se définit pas comme économiste mais comme un ingénieur intéressé par l'économie. Il se trouve que pour construire une robinsonnade, les économistes assimilent chaque répartition de biens entre Robinson et Vendredi à la position d'un point dans un rectangle. Et ce rectangle est désormais défini comme étant une « boîte d'Edgeworth », du nom d'un des plus grands économistes de l'histoire. Or celui-ci répétait à l'envi qu'il n'était pas économiste de formation.

Francis Ysidro Edgeworth est né le 8 février 1845. Après des études de droit au Trinity College de Dublin, il s'installe comme avocat à Londres. Timide et peu entreprenant, il n'a guère de clients et sombre dans la misère. Pour ne pas avoir à

payer de chauffage, il passe ses journées à la British Library, et comme le poêle est dans la section consacrée à la physique, il devient un lecteur assidu de Laplace et de Maxwell. Sa rencontre fortuite avec l'économiste William Stanley Jevons le pousse à passer de la physique à l'économie. Et voilà ce juriste devenu physicien amateur propulsé dans les plus hautes sphères de l'économie.

Pour les économistes, c'est-à-dire le monde universitaire qui assure la diffusion de la science économique et cherche sans cesse à en améliorer la pertinence, un regard neuf et réfléchi, mené sans esprit de polémique, est toujours utile. La science économique actuelle a d'autant plus besoin de ce type de regard qu'elle est dans une période de doute face aux crises qui s'enchaînent et aux dettes qui s'accumulent. Prenons comme symbole de ce doute une anecdote datant de novembre 2008, alors que la crise financière se répand et que l'économie mondiale s'enfonce dans la récession. Le personnage central est la reine Elisabeth II. Elle rend visite à la prestigieuse London School of Economics (LSE). Agacée par l'arrogance de ses hôtes, elle leur demande :

« Comment se fait-il que personne n'ait vu venir la crise que nous traversons ? »

La direction de la LSE supervise alors la rédaction par les membres les plus éminents de la profession d'une réponse qui est envoyée en juillet 2009 à Buckingham Palace. Sur le fond, les rédacteurs attribuent la récession de 2009 d'abord à une politique monétaire trop laxiste, ensuite au refus de corriger les déséquilibres de balance des paiements courants, tant de la part des pays déficitaires comme les États-Unis que des pays excédentaires comme la Chine, l'Allemagne, le Japon ou les pays pétroliers. Mais le plus intéressant reste leur conclusion :

« En résumé, Votre Majesté, l'incapacité à prévoir la date, l'importance et la gravité de la crise et à la contenir traduit, bien qu'elle ait de multiples causes, avant tout un échec de l'imagination collective de personnes brillantes et intelligentes, tant au Royaume-Uni que dans les autres pays. »

Et donc, puisque des personnes « brillantes et intelligentes » sont en panne d'imagination, une réflexion renouvelée et accessible trouve tout son sens, surtout quand elle est assortie comme celle de Bruno Bensasson de recommandations pratiques.

Cette démarche était déjà celle d'Edgeworth, juriste convaincu de la nécessité et de la possibilité de fournir les outils permettant de comprendre les causes de la crise de 1873 et les réponses à apporter pour améliorer la situation. En 1879, il publie un texte intitulé *The hedonical calculus*, où il développe des propositions à même, selon lui, de garantir à l'humanité l'accès au bonheur. L'ambition du livre de Bruno Bensasson est certes moins grande. Il faut d'ailleurs s'en réjouir puisque le théoricien du bonheur que fut Edgeworth a été en pratique dépressif toute sa vie. Il faut donc lire Bensasson pour compléter son savoir économique et pour se faire une opinion sur la capacité de l'économie sinon à nous rendre heureux du moins à surmonter l'échec admis face aux interrogations d'Elisabeth II.

Jean-Marc DANIEL

Économiste et essayiste
Professeur à la ESCP Business School

*À Mica,
Hannah, Emma et Joshua*

Avec tous mes remerciements pour leur patience et leur curiosité

REMERCIEMENTS

Pour leur professionnalisme, leur disponibilité et leur réactivité dans l'édition à :
Silvia DEKORSY, Sandra RODRIGUES, Lisa DELHOUME.

Pour la préface dont il a bien voulu honorer ce livre à : Jean-Marc DANIEL.

Pour leurs lectures, leurs avis ou leurs conseils dans la rédaction à :
Mourad AYOUZ, Olivier BLANCHARD, Didier BLANCHET, Béatrice COUAIRON, Nicolas
COUDERC, Philippe DAREAU, Philippe DEUBEL, Denis FERRAND, François GEEROLF,
Sylvain GERON, Christian GOLLIER, Jean-Pierre HANSEN, Vincent LE BIEZ, François
LEVEQUE, Thomas-Olivier LEAUTIER, Julien MARCHAL, Jacques MENDELOVICI, Samuel
PALT, Jacques PERCEBOIS, Julien POUGET, Alain ROY, Julien SENEZE, Anna SOUAKRI,
David THESMAR, Carole TRIVI, Thierry WEIL, Charles WEYMULLER.

Pour leur patience, leur soutien et leur curiosité au long de ces années à :
Mica, Hannah, Emma et Joshua BENSASSON.

PRÉAMBULE

Cet ouvrage n'a pas pour but de faire progresser la science¹ : nombre d'économistes de profession s'y emploient chaque jour, avec rigueur le plus souvent, en observant les faits, en formulant et testant des hypothèses, en publiant dans des revues savantes à comité de lecture, plus ou moins compréhensibles, en confrontant leurs idées les uns aux autres. La France peut d'ailleurs s'enorgueillir de sa recherche.

Cet ouvrage a pour simple ambition, avec des mots d'amateur, d'aider ses lecteurs – étudiants, acteurs économiques ou citoyens curieux – à mieux comprendre l'économie, y compris ses controverses, et si possible à nourrir leur intérêt pour cette science, qui me paraît mal comprise alors qu'elle irrigue le débat public et porte des questions clés pour la prospérité et la fraternité de la France.

L'entreprise est périlleuse car, si j'ai quelques dispositions pour la mener – à commencer par un goût prononcé pour l'économie, agrémenté d'une cuillerée de mathématiques, d'une dose de rigueur critique, d'un peu de bon sens et d'une pincée d'expériences professionnelles – publiques et privées ; françaises, européennes, africaines, etc. – je ne suis pas économiste de profession.

Et, pas plus que personne – pas même les économistes de profession – je ne suis à l'abri d'erreurs de raisonnement, d'autant moins que la pédagogie et la concision m'imposent des simplifications et que je n'ai pas monceaux de statistiques² en main pour étayer mes propos. Le cas échéant, je prie le lecteur (économiste de profession ou non) de m'en excuser par avance – et de m'en avertir s'il le veut bien.

Au passage, je réfuterai quelques idées qui me paraissent fausses quoique communes, parfois communes chez les économistes. Pour ceux qui veulent aller

1 Même si certains raisonnements sont peut-être originaux. Difficile à dire tant il y a de publications économiques. « Tout est dit, et l'on vient trop tard... » disait LA BRUYERE dans son œuvre *Les Caractères*. Si je reprends quelqu'un sans m'en apercevoir ni le citer, m'en excuser et me le signaler.

2 On trouve néanmoins beaucoup de données sur des sites Internet institutionnels, en particulier ceux de la Banque mondiale, du Fonds monétaire international, de la Banque de France et de l'Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE), que je remercie.

plus loin, je glisserai ici et là quelques éléments mathématiques, pas trop compliqués si possible. Mais si vous n'êtes pas familier de ces hiéroglyphes, soyez rassuré : ignorez-les tranquillement et vous comprendrez néanmoins l'essentiel.

Enfin, à la fin de chaque chapitre, je me permettrai de faire quelques propositions pour « faire bouger les lignes », étant néanmoins convaincu que ce ne sont pas quelques propositions de plus d'un individu isolé qui pourront faire progresser les choses, que la principale contribution possible de ce livre réside dans ce que vous-même, cher lecteur, en tirerez comme acteur de l'économie et comme citoyen.

La partie I présente les objectifs et les outils de la science économique. Elle tente de définir le champ, mouvant, de cette science et son rapport d'une part aux sciences sociales auxquelles elle appartient, d'autre part aux sciences dures. Elle introduit ses principaux concepts au travers d'un modèle simple, une version enrichie de Robinson sur son île : production, consommation, investissement, etc.

La partie II aborde la question des finalités de l'action économique, pour constater qu'elles appartiennent d'abord au champ politique. Puis elle introduit les modalités de cette action en présentant dans la lignée de SMITH³ le modèle des marchés purs et parfaits de WALRAS, qui constitue une forme de point de départ de la microéconomie⁴, plus théorique que réaliste, mais instructif malgré des faiblesses identifiées.

La partie III montre comment l'économie, au moyen des prix, peut concourir à une allocation efficace des ressources rares par les acteurs cherchant à satisfaire leurs attentes. Elle développe les concepts microéconomiques de la partie II en revenant régulièrement sur l'île de Robinson par souci de pédagogie : allocation des ressources ; valeur relative des biens, du travail et du capital ; spécificités des biens publics.

3 On trouvera en fin d'ouvrage dans l'index des auteurs économistes cités quelques éléments introductifs relatifs à chacun d'eux (dates, ouvrage clé, citation marquante éventuelle).

4 On verra dès le chapitre 2 qu'on distingue traditionnellement la microéconomie, qui étudie les comportements individuels, de la macroéconomie, qui considère les grands agrégats à l'échelle du monde, d'un pays ou d'une région.

La partie IV introduit des changements dans le système productif de l'île de Robinson – innovation technologique, ouverture internationale, croissance ou décroissance économique des pays étrangers – et montre comment ils peuvent affecter la satisfaction des gens, comment bien souvent ces changements peuvent contribuer à la croissance mais aussi, parfois, générer inégalités et chômage.

La partie V aborde les sujets délicats mais inhérents à notre condition humaine, que sont le temps et le risque. On y voit que la monnaie mais surtout la finance et l'assurance sont plus utiles que certains ne l'ont dit, qui permettent aux gens de lisser leurs consommations par-delà les inévitables fluctuations de leurs revenus, en empruntant ou épargnant, finançant au passage l'investissement.

La partie VI présente les principaux moteurs de la croissance économique, le progrès technologique et la croissance démographique, que seconde l'investissement en capital matériel. Puis elle présente les causes communément rencontrées de récessions, qu'elles affectent l'offre ou la demande de biens, et décrit leurs conséquences en matière de pouvoir d'achat et de chômage.

La partie VII évoque les politiques macroéconomiques déployées par les autorités pour atteindre leurs objectifs de satisfaction, de justice, de croissance, d'emploi ou encore d'inflation, en temps ordinaire et en période de récession. Elle souligne l'importance de politiques monétaires et budgétaires avisées et discute l'intérêt de politiques commerciales poussées au-delà du soutien aux industries naissantes.

La partie VIII développe les solutions de politiques microéconomiques requises pour pallier les défaillances des marchés signalées dans la partie II. Elle souligne l'intérêt de la concurrence et la nécessité de réguler les monopoles, quand ils sont les plus pertinents. Elle signale l'utilité de taxer les pollutions pour les réduire. Elle montre enfin comment limiter les effets néfastes des taxes, par ailleurs requises pour financer les dépenses publiques utiles.

La partie IX se penche enfin sur la richesse et sa répartition. Elle montre les liens entre produit national net, satisfaction des gens et création de richesse, tous capitaux confondus (naturel, humain, matériel et social), que cette richesse soit conservée sur le sol national ou investie à l'étranger. Elle montre auparavant comment les

égalités se réduisent ici, se creusent là au risque de limiter la création de richesse même.

Les parties sont découpées en chapitres indépendants les uns des autres à quelques références près. Le lecteur pressé ignorera les chapitres 1 et 2. Pour une initiation, il se limitera aux parties II à IV. Pour saisir les dynamiques économiques, il poursuivra avec les parties V et VI, ira jusqu'aux parties VII et VIII pour appréhender les politiques économiques et bouclera son périple en partie IX avec les inégalités et la richesse.

N'hésitez pas à prolonger votre lecture sur l'Internet⁵ en livrant vos questions restées sans réponse (j'en ai glissé dans la conclusion), en apportant des faits pour confirmer ou réfuter les thèses développées, en pointant les faiblesses du raisonnement, en constituant une communauté de chercheurs, enseignants, étudiants, décideurs ou citoyens, amateurs d'économie et engagés en vue d'une société meilleure.

Bonne lecture⁶ !

5 À l'adresse : www.melchior.fr

6 Cet ouvrage a été entamé peu après l'élection présidentielle française de 2017 ; il était largement écrit en 2019, et achevé en 2023. La période aura été marquée par de graves crises et certaines l'auront influencé, notamment la crise sociale dite des « Gilets jaunes », la crise épidémique du COVID-19 et la guerre engagée en 2022 par la Russie contre l'Ukraine.

PARTIE I

OBJECTIFS ET OUTILS
DE L'ÉCONOMIE :
DE QUOI PARLE-T-ON ?





L'économie est une science sociale. Elle cherche à comprendre voire éclairer le comportement d'acteurs (États, entreprises, individus) visant à satisfaire, par le travail et le commerce, les besoins matériels des personnes en dépit de la rareté des ressources – de la matière et du temps.

CHAPITRE 1

L'ÉCONOMIE POUR QUOI FAIRE ?

« L'économie est une affaire d'argent ? »

Si la monnaie au sens commun du terme (billets et pièces) facilite le fonctionnement de l'économie, elle n'est pas essentielle. L'économie a émergé il y a bien longtemps sous forme de troc, sans monnaie. En 2019, alors que les liquidités avaient rarement été aussi abondantes, la monnaie représentait moins de 5% de la richesse (voire 0% quand on note qu'elle est aussi une dette de l'État ou de la banque qui l'a émise, on y reviendra aux chapitres 15 et 27). Et demain, avec la numérisation des transactions, on peut s'attendre à une économie sans monnaie fiduciaire (pièces et billets) et sans même des comptes courants bancaires non rémunérés. Au point que, croyez-le ou pas, nombre de modèles économiques, et parmi les plus célèbres, n'accordent aucun rôle à l'argent ou le considèrent comme neutre.

« L'économie sert les puissances d'argent ? »

Si certaines analyses, plus ou moins rigoureuses, peuvent négliger la question de l'inégalité ou de la pauvreté voire servir à dessiner l'intérêt des plus riches, on ne doit certainement pas généraliser cette observation. D'abord parce qu'il existe une abondante littérature sur la réduction de la pauvreté ou sur le développement. Ensuite parce que l'économie vise globalement à satisfaire les besoins des gens en dépit de la rareté des ressources, la prospérité des uns faisant souvent celle des autres. Enfin parce que, en France tout particulièrement, l'économie politique tient un rôle prééminent, qui vise à aider l'État à atteindre ses objectifs, quels qu'ils soient.

« L'économie n'est pas une vraie science ? »

L'économie n'est certainement pas une science dure, n'en déplaise à ceux qui considéreraient que les sciences « dures » vaudraient mieux que les sciences humaines ou que l'économie est si sérieuse qu'elle devrait entrer dans cette catégorie. Le fait que l'économie utilise de plus en plus de mathématiques, d'une relative simplicité pour les vrais mathématiciens, n'y change rien : si les sciences dures utilisent des mathématiques, les disciplines qui utilisent les mathématiques ne sont pas nécessairement des sciences « dures »... ni même des sciences si on considère l'astrologie. L'économie, au regard de son objet et de ses méthodes, est une science sociale, aux enjeux politiques clés.

« L'économie est vaine car elle n'évite ni les crises ni le chômage ? »

Certes l'économie n'est pas infaillible, loin s'en faut. Mais demande-t-on à l'histoire ou la sociologie de prédire le futur ? À la géologie ou la météorologie de dater les prochains séismes ou sécheresses ? Personne ne conteste pourtant l'intérêt de ces sciences. Voilà pour les crises. Quant au chômage, les économistes ne manquent pas de propositions, parfois contradictoires, pour le réduire, qui dans certains pays fonctionnent. Mais les conseillers ne sont pas les décideurs — heureusement. Et surtout, les fins sont complexes : serions-nous prêts par exemple à avoir plus de travailleurs pauvres pour réduire le chômage ?

Ces controverses évoquées, comment définir l'économie, la « *gestion de la maison* » au sens étymologique⁷ du terme ? Ce n'est pas si aisé car son objet est en constante évolution. Ses détracteurs diraient injustement que son ambition s'élargit d'autant plus que ses résultats sont maigres. Disons pour simplifier que l'économie entend comprendre voire éclairer le comportement « d'agents » — États, entreprises, individus — qui visent, par le travail et le commerce, sans recours à la violence, à satisfaire des objectifs largement matériels, en dépit de la rareté des ressources : la matière et le temps. Si l'économie reconnaît l'importance des passions, de l'art ou de la guerre, elle n'en dit pas grand-chose.

⁷ Du grec ancien, *oikos* (maison) et *nomos* (règles).

Les entreprises sont relativement simples à saisir, qui visent approximativement à maximiser leur valeur, à long terme dans les bons cas, étant souligné que cela suppose d'attirer, de satisfaire et de retenir clients et salariés. Les individus ont des comportements déjà plus complexes, qui cherchent à satisfaire des aspirations parfois contradictoires. L'État est assurément singulier, qui dispose du pouvoir, du devoir, de fixer les règles du jeu, charge aux individus et entreprises d'y jouer ; qui a la tâche, par la voie d'institutions complexes, de dessiner la finalité de l'action économique publique, finalité qui dépasse l'économie et qui en France mêle, dans un savant équilibre, liberté, égalité et fraternité. De cet équilibre découleront des routes économiques variées. Aux citoyens de les juger.

Mais si fixer les aspirations ou les finalités n'est pas du ressort de l'économie, aider à les satisfaire est assurément l'un de ses buts. Et pour cela l'économie déploie des méthodes qui ont toutes les caractéristiques d'une science, parfois même d'une science « dure » : représentation du système, modélisation de sa dynamique, hypothèses et inductions, confrontations avec les réalités statistiques et révision ; parfois expérimentation, bien que ce soit délicat en matières sociale et humaine, voire impossible lorsqu'on se place à une échelle globale, celle des grands agrégats, de la macroéconomie. Et même si l'expérimentation n'est pas toujours possible⁸, l'économie reste réfutable et largement réfutée.

Par réfutable, POPPER entend d'une science qu'elle peut être infirmée ou confirmée à l'épreuve de faits – à la différence de la théologie. Certes en macroéconomie c'est plus difficile sans expérimentation qu'en microéconomie, mais, comme en astronomie, cela reste possible, ne serait-ce qu'en observant les nombreux faits que la réalité économique nous présente à travers le monde et l'histoire. Ce qui fait peut-être une des singularités les plus nettes de l'économie c'est plutôt sa capacité à influencer sur son objet : tandis que les astronomes ne modifient pas la trajectoire des planètes, les économistes peuvent, voire veulent, influencer les anticipations et les décisions des agents.

Et c'est là une autre singularité de l'économie : sa présence dans le débat politique et l'ampleur des controverses qui agitent la communauté des économistes, selon

8 Il restera instructif d'apprécier avec un peu de recul les effets économiques des mesures fortes prises par le Président états-unien TRUMP en matière de protectionnisme, même si l'expérience n'a pas été « pure ».

des dynamiques sociologiques et épistémologiques difficiles à saisir, depuis les altermondialistes jusqu'aux néoclassiques en passant par les marxistes et les néokeynésiens – à moins que les marxistes ne soient à la gauche des altermondialistes ? Certes, toute science vit et s'enrichit de controverses, d'hypothèses avancées pour être mieux réfutées ou dépassées, NEWTON réfutant ARISTOTE avant d'être dépassé par EINSTEIN puis PLANCK. Mais d'ordinaire ces controverses n'opposent pas les physiciens de gauche à ceux de droite et tous se parlent sans (trop) s'invectiver ?

RECOMMANDATIONS

Quelques propositions pour améliorer le goût de la science économique. Que l'économie ne soit plus présentée comme une affaire d'argent mais un moyen de satisfaire les aspirations des gens en dépit de la rareté des ressources. Que l'Éducation nationale, les économistes et les entreprises travaillent en bonne intelligence pour dessiner un enseignement⁹ équilibré de l'économie, présentant les divers courants¹⁰ sans parti pris et avec esprit critique. Que l'INSEE dans ses communications grand-public (par-delà les publications plus complètes sur l'état de la France, appréciées des amateurs) insiste autant sur la dynamique de l'offre (les facteurs mobilisés par les différents secteurs économiques et leur productivité) que sur les composantes agrégées de la demande (consommation, investissement, exports, etc.).

9 Pour les élèves et étudiants mais pourquoi pas aussi pour les autres acteurs du débat et de l'action économiques (élus, journalistes, partenaires sociaux, agents publics), selon des modalités à définir.

10 On verra aux chapitres 5 à 6 et 17 à 21 que les différentes écoles insistent respectivement sur l'efficacité et l'inefficacité des marchés, sur l'offre et la demande de biens, pour en déduire des recommandations d'actions.



L'économie est un système complexe dans lequel interagissent des milliards de personnes prenant chaque jour des centaines de décisions. Les mathématiques sont un outil utile et puissant pour mieux le comprendre... pourvu de ne pas imaginer réduire le comportement humain et la vie sociale à des équations.

CHAPITRE 2

SANS MATHÉMATIQUES, ON S'Y PERD – AVEC AUSSI

GALILÉE a affirmé que « la nature est un livre écrit en langage mathématique ». Ce qui est vrai des sciences naturelles – la physique, la chimie, etc. – l'est moins des sciences sociales, dans lesquelles les mathématiques sont moins présentes sauf... en économie. Peut-être parce que traitant de biens matériels, la tentation de les compter était trop forte. Surtout elle était bien compréhensible car sans mathématiques on a vite fait de se perdre dans les raisonnements économiques. Quelques exemples ci-dessous.

« Quand les prix montent, la demande baisse ? »

Oui, une fois sur deux. La raison est à chercher dans le fonctionnement d'un marché où offre et demande se confrontent et forment un prix d'équilibre. Si c'est un choc qui affecte l'offre à la baisse, à l'image du choc pétrolier du 1973, alors les prix monteront et la consommation baissera. En revanche, si c'est un choc qui affecte la demande à la hausse, comme en 2008 au pic de la croissance de l'économie chinoise, de nouveau les prix monteront mais cette fois-ci la consommation montera. Dans le premier cas, le prix détermine la demande, dans le second la demande détermine le prix. Dans le premier cas, c'est une mauvaise nouvelle pour la prospérité, dans le second une bonne. Comment s'y retrouver ?

« Quand les cotisations sociales baissent les entreprises sont plus compétitives ? »

Pas longtemps et pas pour la raison à laquelle on songe, à savoir la baisse de ces cotisations prélevées sur les salaires pour financer les dépenses sociales (retraites, etc.). Bizarre. La raison est à chercher dans la formation des salaires : si un salarié produit 6 biens par heure pour une valeur ajoutée de 5€ la pièce, les

entreprises en concurrence se disputeront pour le recruter pour un salaire chargé de 30€ par heure. Si les charges baissent, la concurrence sera telle que le salaire net¹¹ montera, laissant le salaire chargé, le salaire super-brut, inchangé. En fait, si les entreprises deviennent éventuellement plus compétitives c'est parce que la baisse du SMIC¹² (le salaire minimal interprofessionnel de croissance) chargé permettra de recruter des travailleurs aux qualifications qui étaient jusqu'alors exclues du marché du travail.

« Si les salaires augmentent, les travailleurs seront plus riches ? »

Cela dépend à nouveau de la raison pour laquelle les salaires montent, car ils ne montent pas « tous seuls ». S'ils montent en raison d'une hausse de la productivité alors oui les travailleurs seront plus riches, en tant qu'ils produiront plus et pourront consommer plus. Mais sinon, rien n'est moins sûr : il est bien possible que les entreprises montent les prix en proportion de la hausse de leurs coûts salariaux, laissant le pouvoir d'achat du salaire inchangé. Si les prix tardent à monter, la rentabilité des entreprises va baisser et pour peu que les travailleurs soient aussi épargnants, ils perdront de ce côté-là ce qui aura été gagné de l'autre.

Et on pourrait multiplier les exemples où l'intuition peut nous tromper. Oui, des entreprises peuvent bien verser des dividendes sans que l'investissement national n'en soit réduit. Non, avancer l'âge de départ à la retraite (jusqu'à 30 ans si l'outrance est nécessaire à la démonstration) ne réduirait pas mécaniquement le chômage des jeunes. Non, consommer des produits importés, par exemple de l'acier, ne réduit pas la prospérité mais l'améliore. Pour trouver leur chemin dans ce désordre apparent, les économistes ont cherché à comprendre et à modéliser au moyen d'outils mathématiques le réel : les agents économiques, leurs options et critères d'action individuelle et les dynamiques collectives en résultant.

11 Du salaire super-brut, on retranche les cotisations dites *patronales* pour obtenir le salaire brut, dont on retranche les cotisations dites *salariales* pour obtenir le salaire net, dont on retranche le prélèvement à la source de l'impôt sur le revenu pour obtenir le salaire super-net.

12 On trouvera si besoin en fin d'ouvrage un index des abréviations employées tout au long de l'ouvrage, rappelant leur signification.

Le problème avec les modèles, c'est d'abord que s'ils peuvent s'approcher d'une réalité, ils ne peuvent pas la représenter « pour de vrai ». Or de petits écarts dans les causes peuvent avoir de lourds effets dans les conséquences. D'où il ressort qu'on a le choix entre des modèles réalistes mais si complexes qu'ils deviennent difficiles à paramétrer et résoudre – c'est plutôt le champ de la microéconomie – ou des modèles simples voire simplistes, qui ont le mérite de pouvoir être paramétrés, calculés et compris mais qui ne donnent qu'une image approximative de la réalité, dans sa complexité.

Et cette complexité est immense. D'une certaine façon l'économie ressemble à un jeu de mikado dans lequel le mouvement d'un agent modifie celui de tous les autres, sans qu'il soit toujours possible de distinguer les causes des conséquences, hormis l'État, cette baguette de mikado plus imposante que les autres. Avec des milliards d'agents à l'échelle planétaire, qui prennent chaque jour des centaines de petites ou grandes décisions sur la base d'aspirations et anticipations (revenus futurs, etc.) plus ou moins convergentes et hors de portée de l'observation, un modèle complet de l'économie ne saurait être paramétrable ni calculable.

Qu'y trouverait-on ? Des entreprises qui à chaque instant, pour maximiser leur valeur, décideraient d'embaucher ou licencier, d'acheter, transformer, (dé)stocker ou vendre des biens et services, en veillant à garder des stocks de biens non négatifs et à préserver un peu de liquidités, quitte à vendre des titres, autrement dit à céder des créances ou des actions contre de la monnaie. Des individus qui, pour satisfaire leurs aspirations, décideraient de s'instruire, travailler, s'adonner à leurs loisirs ou se reposer, acheter, stocker ou consommer des biens, acheter ou vendre des titres par l'intermédiaire de banques et d'assurances, en veillant eux aussi à garder des stocks non négatifs et un peu de liquidités. Des États, qui fixeraient les règles du jeu, fourniraient des biens et des services publics, assureraient des transferts sociaux, lèveraient des taxes ou de la dette.

Tout cela en fonction des anticipations de chacun. Paramétrer et résoudre un tel système serait à l'évidence impossible. Aussi les économistes doivent procéder à des simplifications, présentées ici brièvement et qui seront détaillées à partir du chapitre 5. Certains modèles relèvent de la microéconomie, qui vise non pas à calculer la réalité telle qu'elle est ou sera mais à comprendre les comportements des agents, dans leur multitude, et le rapport entre ces comportements individuels

et les équilibres globaux, dans le but d'aider les agents, notamment l'État, à prendre leurs décisions.

Parmi ces modèles, citons le plus célèbre : le modèle des marchés purs et parfaits de WALRAS, qui met en scène un commissaire-priseur (imaginaire) chargé de trouver les prix qui équilibrent simultanément l'offre et la demande de tout bien livré à tout endroit ; modèle qui ignore le risque sinon le temps : accessible et puissant mais peu réaliste. Citons aussi le modèle des marchés complets de ARROW et DEBREU, qui prolongent WALRAS en incluant non pas un futur mais des futurs possibles : encore plus puissant et encore moins réaliste. Enfin, moins connus mais peut-être plus réalistes que les précédents, les modèles de BENASSY ou DREZE de marchés à prix rigides à la baisse, avec rationnement de l'offre.

Pas d'inquiétudes : on reviendra sur ces modèles intelligiblement ; car si tout le monde ne peut pas appréhender les marchés complets, tout le monde comprendra l'intérêt de l'achat en hiver d'un voyage l'été prochain à la plage, assorti d'une assurance annulation si la météo s'avérait trop mauvaise. Eh bien les marchés complets c'est pareil. Mais tous ces modèles incluent trop de paramètres pour pouvoir présenter la réalité. Pour simplifier le problème, les économistes font donc des additions, en agrégeant les agents et opérations en grandes catégories : c'est la macroéconomie, qui est à la microéconomie ce que la thermodynamique (température, pression... des gaz) est à la physique quantique (comportement des particules élémentaires).

Dans le champ de la macroéconomie aussi il y a plusieurs modèles et écoles possibles et on distinguera principalement les classiques tel SAY des keynésiens tel... KEYNES. Les premiers insistent sur l'« efficacité » des marchés et développent des modèles en équilibre, y compris équilibre du marché du travail donc plein-emploi : ces modèles sont puissants pour comprendre les sujets primordiaux de l'économie, l'allocation des ressources et la formation des prix. Les seconds insistent sur « l'imperfection » des marchés, notamment la rigidité des prix et des taux d'intérêt, développent des modèles en déséquilibre, particulièrement en sous-emploi. Ils aident à comprendre les crises et les politiques publiques menées pour y réagir.

RECOMMANDATIONS

Peu de propositions ici, il y a déjà assez de modèles. Sinon une invitation aux économistes à faciliter la compréhension du passage de la microéconomie à la macroéconomie. En quoi le produit intérieur brut (PIB), indicateur macroéconomique, est-il microéconomiquement intéressant ? Comment fonctionnent des marchés microéconomiques à prix rigides, en particulier comment se forment les anticipations et quelle dynamique de retour à l'équilibre peut-on attendre si retour à l'équilibre il doit y avoir ? Le long terme c'est bien joli, mais c'est loin, comme disait KEYNES. Tandis que le court terme c'est parfois moins joli et on voudrait comprendre comment on en sort et combien de temps cela dure.



Seul sur son île, Robinson partage son temps entre travail, loisir et repos. Par le travail, il produit des biens de consommation (fruits) et des biens d'équipement (échelles), un investissement qui lui permettra de produire davantage plus tard. Il y a déjà là les bases et concepts principaux de l'économie.

CHAPITRE 3

ROBINSON SUR SON ÎLE : UNE FABLE INSTRUCTIVE

« Le PIB mesure la richesse d'un pays ? »

Pas vraiment. Le PIB, le produit intérieur brut, mesure un flux, approximativement la quantité de biens produits pendant une période donnée, une année ou un trimestre. Tandis que la richesse désigne un stock : si on prend le cas des logements, on compte un flux de 300 000 logements construits par an en France pour un stock de 30 millions de logements existants. Soit un facteur 100 entre stock et flux annuel, qui s'explique par le fait que les logements sont, heureusement, durables.

« Le PIB mesure la production de biens et services ? »

Pas loin. Si ce n'est qu'en pratique il n'intègre pas les productions domestiques (cuisiner au restaurant est intégré dans le PIB ; cuisiner à la maison, non). Si ce n'est surtout qu'on retranche de la production la destruction des biens intermédiaires consommés dans le processus de production (ex : l'acier dans les voitures), que ces biens soient produits localement ou importés. Pour les biens intermédiaires durables (ex : les robots de montage), leur destruction lente apparaîtra non pas dans le PIB mais dans le PIN – N pour net de l'amortissement, c'est-à-dire diminué de l'usure progressive de ces biens.

Si confusion il y a entre PIB et richesse, c'est peut-être parce qu'ils ont un facteur commun, la productivité : à niveaux d'épargne identiques, les pays ayant la plus grande productivité jouiront du plus haut PIB et accumuleront la plus grande richesse, par habitant. On le constatera aux chapitres 16 et 27.

Biens et services, durables ou non durables, intermédiaires ou finaux. Production et consommation. Investissement et amortissement. PIB et richesse. Autant de concepts, pas nécessairement bien compris, qui trouvent leur source en microéconomie, dans l'analyse fine du système à la maille des agents. Mais qui sont surtout employés en macroéconomie, lorsqu'on cherche à dégager une vue globale de la situation, tel un hélicoptère qui s'intéresserait à la densité et au mouvement de la foule plutôt qu'au parcours de chaque individu. Pour ce faire, *la macroéconomie agrège la microéconomie*.

Utilisons pour mieux les comprendre une petite fable simpliste mais instructive à bien des égards, qu'on dépassera par la suite. Robinson est seul sur une île. Pour le moment, il ignore qu'elle est entourée d'autres îles avec lesquelles il pourra commercer. Comme il est seul, il n'y a ni échanges, ni monnaie, ni inégalités de moyens ou de besoins¹³. Robinson cherche juste à maximiser sa satisfaction (son *utilité* selon le terme usuel de la microéconomie) en répartissant son temps entre travail et repos ou loisir et en répartissant son temps de travail au mieux, en fonction de ses moyens et de ses besoins, principalement alimentaires en l'occurrence.

Or, sur l'île, il y a diverses espèces d'arbres (capital naturel), qui produisent diverses espèces de fruits (biens de consommation, non durables), qui sont plus ou moins nécessaires à l'alimentation de Robinson. Mais tout compte fait, Robinson souhaite avoir un régime alimentaire varié : il se lasserait de ne manger que les fruits de son espèce préférée (rendements décroissants de satisfaction, on les retrouvera aux chapitres 5 et 8) et a besoin de manger parfois une petite portion de fruits des espèces qu'il aime moins.

Il se trouve que la hauteur des arbres varie selon les espèces. Les branches de certaines espèces sont si basses qu'il suffit de tendre le bras (travail) pour cueillir les fruits. Pour les arbres plus élevés, Robinson peut monter à leurs troncs mais c'est peu efficace (peu productif). Heureusement Robinson a passé quelques heures à apprendre (capital humain) à fabriquer et accrocher (investissement) des échelles de corde (biens d'équipement durables) et des petits filets pour redescendre les fruits sur son dos.

13 Librement inspiré de MARX, qui posait pour principe de la société communiste : « De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins ».

Mais ces filets (biens intermédiaires), qui sont utilisés pour cueillir les fruits, sont fragiles (biens peu durables) et, après cinq cueillettes, un filet s'avère inutilisable. À ce propos, les échelles ne sont pas éternelles non plus : à force d'être employés, les barreaux des échelles se cassent. Les échelles s'abiment et, du fait de cette usure (amortissement), après quelques années une échelle s'avère hors d'usage. Les échelles et, dans une moindre mesure, le stock de filets représentent un actif productif (capital matériel), une richesse pour Robinson.

Notons enfin que Robinson a pris quelques semaines pour se construire une demeure (bien durable), qui lui garantit chaque nuit un (service d') hébergement. Cœur de l'économie : on verra aux chapitres 5, 7 à 9 et 14 comment on peut allouer au mieux son temps entre la production d'échelles, de filets et de fruits variés, sans oublier de se reposer et de se distraire. On verra aux chapitres 8 et 13 comment apprécier la valeur¹⁴ des choses, comment leur attribuer un montant, comment agréger la valeur des échelles, des filets et des fruits divers (au moyen de prix).

À ce stade convenons juste des définitions suivantes. On distinguera les biens et services « finaux » qui concourent directement à la satisfaction de Robinson (fruits et hébergement), des biens et services intermédiaires (échelles, filets) qui n'y concourent qu'indirectement, en facilitant la production des premiers. On distinguera aussi les biens durables à l'échelle de temps considérée, d'ordinaire l'année, (échelles, demeure), des biens moins durables (filets) voire non durables (fruits).

On désignera par « produit intérieur brut » (PIB), la production à l'intérieur d'un espace donné pendant une période donnée ; la production de Robinson sur une île voisine serait incluse dans le produit national brut (PNB), mais pas dans le PIB. Plus exactement, le PIB comprendra la production de tous les biens et services, diminuée de la destruction des biens intermédiaires non ou peu durables consommés dans le processus de production (les filets) – même quand ceux-ci ont été importés, on le comprendra au chapitre 11.

Si les biens intermédiaires détruits doivent faire l'objet d'un traitement particulier, c'est pour éviter de compter deux fois la même chose, au risque de priver le PIB

¹⁴ Convenons avec MARX que toute production est travail. Ajoutons – et sur ce point les opinions divergent – que le capital est aussi travail, stocké à travers le temps dans des échelles, qui mérite aussi, tôt ou tard, son lot de fruits, d'autant plus qu'il aura patienté.

de tout rapport avec la satisfaction et ainsi de toute pertinence : on ne doit pas compter dans le PIB à la fois les filets et les fruits qu'ils ont permis de ramener. Un filet inutilisé à la fin de l'année contribuera à la satisfaction, l'année suivante. Mais un filet détruit pendant l'année aura fini d'y contribuer, via les fruits ramenés, déjà comptés dans le PIB.

En dehors des biens intermédiaires ainsi détruits, les autres biens seront ou consommés (fruits), ou conservés sous forme de « stocks » temporaires (filets) ou « d'immobilisations » plus durables (échelles). En attendant d'introduire au chapitre 11 le commerce international et de distinguer au chapitre 9 biens publics et privés, on en déduit que la production est égale à la somme de la consommation et de l'investissement : Y^{15} (*yield*: production) = C (*consumption*: consommation) + I (*investment*: investissement).

On désignera par « capital matériel », la valeur des biens plus ou moins durables accumulés (échelles, etc.). Par « capital humain », celle des savoir-faire et de la force de travail. Par « capital naturel », celle des ressources... naturelles (arbres). Lorsque Robinson vivra en société, un « capital social » apparaîtra aussi pourvu que Robinson travaille en bonne intelligence avec ses congénères. La somme de tous ces capitaux constituant « la richesse ». On verra aux chapitres 13, 14 et 27 comment leur donner une valeur chiffrée.

On désignera par « amortissement », la destruction lente des biens intermédiaires durables (usure des barreaux) et par « produit intérieur net », PIN, le PIB diminué des amortissements. En toute rigueur, on devrait intégrer aux amortissements les destructions de capitaux de toute nature (du fait des guerres, épidémies, accidents, etc.). Moyennant quoi, on verra au chapitre 27 qu'un lien direct existe entre satisfaction, richesse et PIN, qui lui donne tout son intérêt – même si plus d'attention est portée au PIB, par proportionnalité supposée au PIN ou par simplicité pratique, les amortissements comptables étant plus fiscaux qu'économiques.

15 On trouvera si besoin en fin d'ouvrage un tableau des notations scientifiques employées tout au long de l'ouvrage, rappelant leur signification.

RECOMMANDATIONS

Une proposition pour faciliter la compréhension des concepts : qu'une plus grande attention soit portée aux mots. En 2016, le PIB français a été de 2 200 milliards d'euros ; sa croissance par rapport à 2015 de 1,5% ; la richesse était bien supérieure, d'un montant situé entre 6¹⁶ et 20 fois ce PIB annuel. Dans un registre voisin, la dette publique atteignait une fois ce PIB annuel – 99% – largement détenue par des Français via l'assurance-vie ; la position extérieure nette du pays (cf. chapitre 26), publique et privée, également négative, représentait 16% du PIB annuel, avant d'augmenter fortement pendant les années qui ont suivi.

Vous pourrez commander le livre à partir du 23 octobre 2023 sur
www.pressesdesmines.com ou en librairie à partir du 7 décembre 2023.

16 Estimation large selon qu'on se restreint au capital matériel ou non (voir le chapitre 27). Il s'avère plus facile de compter le PIB, un flux passé, que de compter des stocks, qui valent par ce qu'ils apporteront dans le futur plutôt que par ce qu'ils ont coûté dans le passé. Voir par exemple les travaux de PIKETTY.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	7
REMERCIEMENTS.....	13
PRÉAMBULE.....	15
PARTIE I - OBJECTIFS ET OUTILS DE L'ÉCONOMIE : DE QUOI PARLE-T-ON ?	21
Chapitre 1 - L'économie pour quoi faire ?	23
Chapitre 2 - Sans mathématiques, on s'y perd – avec aussi	29
Chapitre 3 - Robinson sur son île : une fable instructive.....	35
PARTIE 2 - FINALITÉS ET MODALITÉS DE L'ACTION : DU POLITIQUE À L'ÉCONOMIQUE.....	41
Chapitre 4 - La fin précède les moyens.....	43
Chapitre 5 - Marchés parfaits : tout va pour le mieux.....	49
Chapitre 6 - Défaillances (de marché) en série	55
PARTIE 3 - QUANTITÉS ET PRIX : DU BON USAGE DES RESSOURCES	61
Chapitre 7 - Bien allouer les ressources.....	63
Chapitre 8 - La valeur des biens et services.....	69
Chapitre 9 - Des biens publics et de leur production.....	75
PARTIE 4 - MUTATIONS PRODUCTIVES : INNOVATION ET GLOBALISATION	81
Chapitre 10 - L'innovation bouscule la valeur des choses.....	83
Chapitre 11 - S'ouvrir c'est mieux... mais pas pour tous	89
Chapitre 12 - La croissance des uns et le bonheur des autres.....	95
PARTIE 5 - TEMPS ET RISQUE : LA FINANCE POUR AMIE ?	101
Chapitre 13 - Gérer le temps, pallier les risques.....	103
Chapitre 14 - Épargne et investissement : la patience paie.....	109
Chapitre 15 - Sécurité ou rentabilité : il faut choisir	115

PARTIE 6 - CROISSANCE ET RÉCESSIONS : DES HAUTS ET DES BAS	121
Chapitre 16 - Les moteurs de la croissance et ses freins	123
Chapitre 17 - Chocs d'offre : la production a ses limites	129
Chapitre 18 - Chocs de demande : encore faut-il dépenser.....	135
 PARTIE 7 - POLITIQUES MACROÉCONOMIQUES : NE PAS LAISSER FAIRE	 141
Chapitre 19 - Politique budgétaire : dépenser bien	143
Chapitre 20 - Politique monétaire : des bons taux	149
Chapitre 21 - Politique commerciale : avec précaution	155
 PARTIE 8 - IMPERFECTIONS DE MARCHÉ ET SOLUTIONS MICROÉCONOMIQUES.....	 161
Chapitre 22 - Des mérites et des limites de la concurrence.....	163
Chapitre 23 - Des externalités et de leur prise en compte	169
Chapitre 24 - De la bonne et de la mauvaise fiscalité.....	175
 PARTIE 9 - RICHESSES ET INÉGALITÉS : UN CAPITAL, DES CAPITALS.....	 181
Chapitre 25 - Inégalités : entre Charybde et Scylla.....	183
Chapitre 26 - Balance courante : bons comptes, bons amis.....	189
Chapitre 27 - Il n'est de richesses que.....	195
 EN CONCLUSION : QUESTIONS OUVERTES AUX ÉCONOMISTES.....	 201
 AUTEURS ÉCONOMISTES CITÉS.....	 205
 ABRÉVIATIONS UTILISÉES	 214
 TABLEAU DES NOTATIONS SCIENTIFIQUES EMPLOYÉES.....	 215
 APPENDICE MATHÉMATIQUE	 219

L'ÉCONOMIE N'EST PAS QU'UNE AFFAIRE D'ARGENT

Comment mieux comprendre l'économie, objet social et science qui nourrit des débats publics nombreux, importants et animés mais souvent confus ?

Tout en restant concis, ce livre propose une vision de l'économie à 360 degrés. Après avoir introduit les objectifs et les premiers concepts de la science économique, il aborde successivement tous les grands objets de l'économie réelle : production, consommation, innovation, épargne, fiscalité...

L'auteur emprunte une approche originale, accessible sans prérequis. Il file une fable simple, qui débute sur une île où Robinson est seul et produit des fruits en mobilisant travail et capital. Au long des chapitres, la fable s'enrichit pour développer très progressivement l'entièreté de l'économie – et réfuter au passage quelques idées reçues...

Ceux qui veulent aller plus loin trouveront des éléments mathématiques, que le lecteur moins familier de ces hiéroglyphes pourra ignorer tranquillement sans rien perdre d'essentiel.

Bruno BENSASSON est ingénieur diplômé de l'École Polytechnique et de l'École des Mines de Paris. Après un parcours professionnel de dix ans dans la fonction publique, il a rejoint l'industrie en 2007. Il est depuis 2018 membre du comité exécutif d'EDF en charge du pôle des énergies renouvelables.

PRESSES DES MINES
L'excellence scientifique

19 euros

